

AUSTRALIE /
FRANCE :
DE
FRUCTUEUX
ÉCHANGES

PIERRE BONDIL

Le colloque ASFS (Australian Society for French Studies) - « French Connections : traduction, didactique et analyse du discours » qui s'est tenu sur l'ANU Campus à Canberra les 27-28 novembre 2011 était conjointement organisé par des enseignants de l'Université de Newcastle, au nord de Sydney, et les responsables de l'ANU School of Language Studies à Canberra.

Le colloque est présenté par Alistair Rolls (Université de Newcastle), Françoise Grauby (Université de Sydney, présidente de l'ASFS), Toni Makkai (Doyenne de CASS-ANU), Marie-Laure Vuaille-Barcan (Université de Newcastle) et Chantal Crozet (ANU).

À l'exception des séances plénières, les débats se déroulent parallèlement dans deux amphithéâtres. Le visiteur venu de loin aura la surprise d'observer en totale liberté cacatoès à crête jaune, petits perroquets et, à la nuit tombée, un opossum perché dans un arbre.

Pour la première fois j'ai préparé un powerpoint afin de présenter en une heure mes « Réflexions d'un traducteur sur un genre : polars et romans noirs », optant pour un exposé le plus concret possible, mettant à profit le rapport Assouline pour souligner les particularités de la traduction en France et faisant part de mon expérience, sans la confiner au polar, dans les aspects rapports du traducteur au texte, à l'auteur, à l'éditeur, au lecteur. J'ai notamment insisté sur les multiples composantes de la fidélité au texte de l'auteur (choix lexicaux, rythmes, ponctuation, niveaux de langue, références culturelles et sociologiques...), sans tomber dans le mot à mot, mais sans accepter la dictature de l'expression consacrée et du cliché notamment pour les comparaisons et les expressions imagées.

Les exposés qui suivent font la part belle aux problèmes de traduction en soulignant les difficultés qu'il y a à rendre en français des nuances ou des éléments culturels évidents pour un lecteur australien.

Jean Fornasiero et John West-Sooby (Université d'Adélaïde) démontrent par exemple, à partir d'une traduction de l'auteur australien Shane Maloney (*Nice Try*, *Bien joué* en français), qu'une simple commande passée dans un restaurant sous-tend des notions culturelles et socio-économiques propres ici à Melbourne, nuances dont le traducteur français ne peut guère avoir connaissance. Ils démontrent avec aisance que la connaissance approfondie des deux langues, de l'histoire et de la culture ne suffisent pas, et que le transfert du texte sera plus fidèle et efficace si le traducteur possède une expérience personnelle récente du cadre dans lequel s'inscrit le roman.

Jean Anderson (Victoria University, Wellington, Nouvelle-Zélande) travaille sur la notion d'exotisme dans la littérature « policière » contemporaine et sur les traces qu'ont laissées des visiteurs comme Gauguin. Elle s'attache à rendre compte de l'impact et de l'évolution de cet « océanisme » en élargissant le champ d'étude à deux romans récents, *Les Parfums du Silence* d'Etienne Ahuroa (2004) et *Crois-le* de Patrice Guirao (2009).

Alistair Rolls développe la notion d'espace et de lieu dans les livres de Barry Maitland, et plus précisément dans « La Malcontenta », un de ses deux romans policiers traduits en français. Situés en Angleterre, ils reflètent le travail d'un écrivain architecte qui n'a abordé que récemment les intrigues se déroulant sur le territoire australien.

Marie-Laure Vuaille-Barcan aborde ensuite le problème de la retraduction en prenant un exemple récent fort rare. Comment *Cul-de-Sac* (1994 Série Noire) de Douglas Kennedy, traduit par Catherine Cheval, est-il devenu, quatorze ans après, *Piège nuptial* dans une nouvelle traduction de Bernard Cohen chez Belfond ?

Hélène Jaccomard (University of Western Australia, Crawley, Perth) expose ensuite les démêlés de Yasmina Reza avec son traducteur anglais pour sa pièce *Art*. L'auteure a reproché à Christopher Hampton la trop grande fréquence de rires dans les

salles de théâtre anglaises. La traduction modifiée par lui pour le public américain dénote « de subtiles transpositions des registres de langue » et entraîne la disparition de certaines répliques à portée philosophique.

Le générique de *Carnage*, le film de Polanski tourné en anglais, précise que Yasmina Reza a participé au scénario, et le nom du traducteur apparaît en grand sur l'écran (une première au cinéma ?).

La première journée s'achève par une table ronde sur le genre policier (Barry Maitland, Pierre Bondil, Alistair Rolls et John West-Sooby) suivie d'une séance de questions qui permet à l'auteur de la série des Brock & Kolla d'exposer la manière dont il élabore ses intrigues en partant du lieu, puis du genre de personnes qui peuvent s'y retrouver, et en faisant la part belle au « pourquoi » et au « comment » du crime.

La journée du 28 s'ouvre par la conférence de Sheila Malovany-Chevallier et de Constance Borde qui achèvent un périple de vingt jours dans huit universités australiennes pour présenter leur retraduction en anglais du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir. Pendant une heure, elles dénoncent les coupes pratiquées lors de la première traduction du texte ainsi que les fautes ou raccourcis coupables opérés par l'éditeur et les traducteurs qui étaient... des hommes. Les conférencières parlent également de leur surprenante façon de procéder à quatre mains. Dix pages de suite chacune, contacts en permanence, téléphone sonnant le jour ou la nuit de l'une à l'autre, rôle de leurs maris dans le travail de relecture.

Un peu plus tard, Françoise Grauby (Université de Sydney) donne un lumineux exposé sur le soutien que les auteurs trouvent auprès de leurs proches ou amis (Flaubert), sur les différents types de collaboration (Annie Saumont) débouchant sur une interrogation qui met à mal l'imagerie populaire représentant l'auteur installé dans son bureau pour donner naissance à l'œuvre dans les tourments de la solitude.

Belle Joseph (étudiante, ANU) enfin, mettra un point final à ces exposés, qui ont largement dépassé le cadre d'un « genre » pour aborder un vaste champ littéraire, en présentant l'état de ses travaux sur le langage et les images utilisées par des poètes français pendant la Deuxième Guerre mondiale. Clara Sitbon, elle aussi étudiante (université de Newcastle), avait, pour sa part, consacré un exposé à

la notion de « hoax » en littérature (Baudelaire traducteur de Poe, Vernon Sullivan porte-stylo de Boris Vian etc...) en s'interrogeant sur l'impossible correspondance objective entre le terme de « hoax » et sa traduction généralement admise de « canular ».

Dans ce trop rapide compte rendu, j'ai dû laisser de côté les sujets associés de près ou de loin à la littérature. Cela allait de l'analyse du discours à l'utilisation de textes (notamment de théâtre) pour faciliter l'apprentissage du français en Australie, un apprentissage qui ne commence parfois qu'au niveau universitaire. Signalons également la très intéressante intervention de Béatrice Chassaing venue exposer l'action de l'ambassade de France dans le domaine de la coopération universitaire.

Il convient encore de préciser que la grande majorité des interventions se sont effectuées en français devant un public bilingue, que les enseignants de français des universités australiennes sont extrêmement actifs, et que deux revues paraissent : *Australian Journal of French Studies* (Monash University, à Melbourne), qui publie des textes dans les deux langues et prépare pour 2013 un numéro entièrement consacré à la traduction, et le *Carnet Austral*, édité désormais en ligne par l'Australian Society for French Studies.